MAX ADLER

MÉTAMORPHOSES

DE LA

CLASSE OUVRIERE

ÉDITIONS
"NOUVEAU PROMÉTHÉE"
PARIS

Lecture sur place

FLM.12°

0070

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO

1 653 717

1281264

MAX ADLER

METAMORPHOSES
DE LA
CLASSE OUVRIÈRE

Traduit de l'allemand
par Edmond Schlesinger

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

ÉDITIONS
"NOUVEAU PROMÉTHÉE"
PARIS

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
CINQ JUIN MIL NEUF CENT
TRENTE CINQ SUR LES
PRESSES DE LA SOCIÉTÉ
NOUVELLE D'IMPRIMERIE
ET D'ÉDITION, A PARIS

SOMMAIRE

I. Position de la question 9

II. Le prolétariat dans l'œuvre de Marx 13

III. L'aristocratie des travailleurs 19

IV. Le prolétariat salarié 35

V. Les chômeurs 50

VI. Conclusion générale 72

MÉTAMORPHOSES
DE LA CLASSE OUVRIÈRE

I. POSITION DE LA QUESTION

Les adervsaires du marxisme affichent actuellement une attitude de triomphe. Ils jubilent sur sa débâcle depuis que la classe ouvrière la plus importante de l'Europe — la classe ouvrière allemande a été maîtrisée par le fascisme. Mais ce qu'on appelle aujourd'hui la crise ou même l'écrasement du marxisme ne s'applique pas au marxisme comme théorie, mais seulement au marxisme comme mouvement. En réalité, la *théorie marxiste* n'a pas été touchée par toutes ces crises et toutes ces défaites. Si l'on examine les choses de ce point de vue, il apparaît tout de suite, que la *débâcle du mouvement* allemand n'a pas eu lieu parce qu'il était marxiste, elle a eu lieu parce qu'il était *insuffisamment* marxiste.

Envisagé sous cette forme — il devient évident aussitôt que c'est justement, cette pénétration insuffisante de la doctrine marxiste dans la classe ouvrière qui est à l'origine de sa faiblesse actuelle dans tous les autres pays..

Le sort tragique de la social-démocratie et du mouvement syndical allemands fera plus pour le réveil des grandes masses dans tous les pays, pour l'orientation vers le marxisme que le travail, aussi considérable qu'il soit, pour l'éducation marxiste par les livres et les conférences. On est forcé de

se demander pour quelle raison a été nécessaire ce terrible enseignement par le fait? Comment expliquer que le mouvement ouvrier, précisement dans un pays où il était appuyé sur un prolétariat fort, très développé, éduqué depuis de longues années au point de vue politique et syndical ait montré une telle faiblesse d'esprit marxiste et par conséquent une telle insuffisance dans la préparation aux luttes révolutionnaires.

Et, d'une manière plus générale, d'où provient le fait que, malgré le développement progressif du capitalisme, de la grande industrie et, par conséquent du prolétariat, le développement de la puissance révolutionnaire de ce prolétariat, en Allemagne, comme ailleurs, ne se soit nullement accru en proportion. C'est un fait : précisément au moment de la crise mondiale du capitalisme et de l'attaque accentuée des forces de la classe capitaliste, la résistance du prolétariat ne s'est nullement accrue dans le même rythme. Et cela nous conduit à l'observation suivante qui s'impose de plus en plus : les événements des dernières décades ont provoqué dans le *prolétariat même des transformations qui ont détruit ses traits caractéristiques et uniformes* et, par là, ont modifié dans un sens différent de celui que l'analyse de Marx avait défini, son rôle et sa capacité révolutionnaires dans la lutte de classe.

Ici, vraiment il paraît y avoir un point sur lequel les prévisions du marxisme ne se sont pas

réalisées. Ceci mis à part, partout, la situation politique et économique mondiale actuelle n'est pas autre chose qu'une démonstration brillante et décisive de la conception marxiste. Car tout ce que Marx a dit sur la nécessité et sur l'accentuation des antagonismes économiques de classes, sur la concentration du capital, sur l'appauvrissement des ouvriers, sur le remplacement brutal du travail humain par la machine et sur la tendance à la division de tous les Etats en deux grands groupes d'intérêts antagonistes, tout cela s'est accompli à la lettre politiquement dans le fascisme et économiquement dans la crise mondiale et le chômage mondial. Sur *un* point seulement nous constatons une déviation étonnante de la ligne du développement que Marx avait dessinée. Suivant cette ligne, avec l'accroissement des moyens de production capitalistes, le prolétariat ne devait pas seulement s'accroître en nombre mais, en même temps ipso facto son potentiel révolutionnaire devait augmenter. Ainsi il n'était nullement douteux pour Marx que le développement de plus en plus grand des contradictions du capitalisme serait accompagné d'un esprit révolutionnaire plus grand et d'une plus grande énergie de ces masses ouvrières en pleine croissance. C'est là-dessus que repose la conviction de la force irrésistible de l'idée socialiste comme produit du développement économique.

En fait, le développement du prolétariat n'a pas

jusqu'à maintenant répondu à cette notion, bien que sur deux points les prédictions de Marx se soient trouvées réalisées. D'abord il est exact que la masse du prolétariat s'est de jour en jour accrue et organisée; deuxièmement s'est aussi réalisé ce que Marx avait prédit : la misère croissante de la classe ouvrière, l'oppression progressive sur le prolétariat ainsi que sa dégénérescence. Mais ce qui ne s'est pas réalisé c'est la prédiction de l'accroissement de l'esprit révolutionnaire de la classe ouvrière, de la soudure de toutes les énergies dans cette irrésistible force révolutionnaire que Marx a toujours considérée comme la fonction historique du prolétariat. Au contraire, dans cette heure historique où les expropriateurs pouvaient être expropriés, la classe ouvrière s'est trouvée scindée. Elle a perdu son homogénéité et avec elle, sa force dynamique. Très loin d'être le fossoyeur de la société capitaliste, elle a elle-même creusé son tombeau, à cause de son manque de direction, de sa faiblesse et ceci dans un pays où elle avait groupé le plus grand nombre de travailleurs, c'est-à-dire dans le prolétariat allemand. D'où vient cette terrible contradiction contre la ligne du développement du prolétariat, dessinée par Marx?

II. LE PROLETARIAT DANS L'ŒUVRE DE MARX

Le rôle historique du prolétariat que Marx a exposé est celui d'être, par nécesisté économique, le pionnier d'un nouvel ordre social (cet ordre social, c'est l'ordre socialiste) et par conséquent de devenir le support de la révolution socialiste. Cette mission historique repose sur le *caractère de classe* du prolétariat qui, dans le sens du marxisme, signifie surtout un caractère économique. *La classe* c'est un groupe spécial d'hommes, née du mode même de production, dans un régime social donné, hommes qui prennent la même attitude dans ce mode de production; qui par suite, arrivent aux mêmes relations vis-à-vis des moyens et des résultats de la production; qui acquièrent enfin une conscience correspondante.

Le prolétariat, c'est le groupe des hommes qui produisent, mais qui sont en même temps dans la société capitaliste privés des moyens de production. Ainsi le prolétariat est, dans tous ses membres, réduit à la quantité de moyens d'existence (ce mot étant compris dans son sens le plus large) que le propriétaire des moyens de production lui accorde ou, disons mieux, dans la marche de production capitaliste, est *forcé* de lui accorder.

Ainsi, déjà dans le Manifeste Communiste, Marx

définit le prolétariat comme la classe des ouvriers modernes qui ne peuvent vivre qu'autant qu'ils trouvent du travail et qui ne trouvent de travail que dans la mesure où leur travail accroît le capital. »

La structure économique du prolétariat implique pour tous ses membres la même manière de vie opprimée, d'où un état d'esprit analogue. Dans ces conditions d'existence le fait le plus décourageant pour le prolétaire c'est l'impossibilité d'arriver dans l'avenir à une amélioration importante de vie, pendant que dure l'ordre capitaliste.

Marx n'a naturellement jamais nié que le standard général de vie de la classe ouvrière pourrait s'améliorer. Cette affirmation résulte du fait qu'il a désigné le temps de travail socialement nécessaire pour reconstituer dans l'ouvrier sa force de production, comme une quantité variable avec une époque donnée, dépendant de la situation culturelle générale, des conditions d'existence particulières fixées par les mœurs, et aussi des conquêtes de la classe ouvrière. Mais, tout de même, Marx a toujours insisté sur le fait que c'est une nécessité pour le mode de production capitaliste que de maintenir toujours le prolétariat à un degré de conditions d'existence qui soit rigoureusement proportionnel à l'augmentation du profit du capital. Dans ces conditions, le fait le plus décourageant pour le prolétariat, *c'est l'existence sans perspective,* l'impossibilité pour l'avenir tant que

subsiste l'ordre capitaliste, d'arriver à une amélioration importante de sa vie.

La situation du prolétariat est ainsi caractérisée par des conditions d'existence très précaires qui restent approximativement les même jusqu'à la limite minimum des possibilités d'existence. C'est précisément cette impossibilité de dépasser ce minimum relatif d'existence qui, malgré l'augmentation absolue et progressive du confort général, fait d'autant plus peser sur lui le sentiment de ce manque de perspectives et prive le prolétariat de l'espoir d'atteindre une vie culturelle qui soit vraiment humaine.

Car rien ne fait sentir plus fortement à l'homme, la disgrâce de sa propre situation que le contraste avec la vie plus libre et plus heureuse des autres, et cela d'autant plus que l'on reconnaît en même temps sa propre situation comme imméritée et la chance des autres rendue seulement possible par sa propre misère et son travail. C'est ainsi que le sort malheureux du prolétaire devient le sort d'un paria. Il faut ajouter à cette caractéristique de la situation de prolétaire, une autre caractéristique : le sentiment de *l'incertitude*, même dans le cas où le prolétaire a pu réaliser une existence supportable. Ce dernier caractère, surtout, est essentiel pour définir le prolétariat. Il provient du fait économique de l'armée de réserve industrielle (chômage) qui est un produit inévitable du mode de production capitaliste. Ce fait apporte dans la

vie du prolétaire la crainte du danger permanent de ne plus pouvoir gagner sa vie, le sentiment terrible d'une existence au jour le jour et surtout le souci angoissant pour l'existence dans le cas d'une maladie prolongée ou d'une vieillesse qui le rend incapable de travailler. Chômage d'un côté, paupérisation de l'autre, voilà les ombres noires qui font apparaître encore plus triste la sombre destinée de la classe ouvrière.

D'ailleurs, Marx, lui-même, introduit, dans la notion de prolétaire, une certaine différenciation. La partie principale de ce prolétariat est formée des ouvriers occupés dans le processus de production; la deuxième partie c'est l'armée de réserve industrielle : les chômeurs. Et au-dessous de ces deux, comme un déchêt on trouve les « Pauvres », c'est-à-dire les hommes rejetés entièrement hors du processus de production par la maladie, les infirmités, l'âge ou qui fournissent aussi les hors-la-loi et les dégénérés de toutes natures. Ce sont ceux qui forment la couche du Lumpen-Proletariat. Mais ces distinctions ne suffisent pas encore à faire disparaître le caractère d'homogénéité interne du prolétariat. En effet, pour parler d'abord du Lumpen-Proletariat « cette pourriture passive des couches les plus profondes de la vieille société », il représente, d'après Marx, une exception encore négligeable ou, plutôt un résidu de vieilles formes de production déjà périmées. Il pouvait croire que cette couche perdrait de

jour en jour de son importance à cause du développement des moyens de production de la grande industrie. D'autre part il est vrai qu'en ce qui concerne l'armée de réserve, Marx tenait compte de son accroissement permanent, mais il considérait le chômage comme un phénomène qui, avant la crise terminale du système capitaliste, n'aurait qu'une importance fluctuante, il prétendait que dans le cycle fatal des crises et des périodes de prospérité, le chômage tantôt augmenterait, tantôt serait résorbé et que par suite il resterait à la fois par sa qualité absolue et par sa durée dans la vie individuelle de l'ouvrier une *exception* par rapport à la période de travail. L'accroissement gigantesque du chômage, auquel Marx pensait certainement quand il décrivait l'accentuation des antagonismes de classe, signifiait déjà pour lui la suppression du salariat par la contradiction interne du capitalisme, c'est-à-dire par la révolution sociale.

La formation actuelle de classe du prolétariat présente un tout autre aspect. Mais cet aspect correspond sur quelques points à des craintes exprimées déjà par Marx et surtout par Engels.

Dans l'ensemble, cependant, il apparaît comme *un phénomène tout à fait nouveau.* Ce phénomène consiste essentiellement dans le fait que le prolétariat actuel est déchiré par de profondes contradictions économiques auxquelles s'ajoute un *divorce idéologique très profond entre les différen-*

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

tes parties de ce prolétariat. Divorce si profond qu'on pourrait douter qu'on puisse parler encore *d'une* classe. Dans la structure actuelle du prolétariat, en effet, on peut distinguer les couches suivants : la grande armée des travailleurs et employés menant la vie des prolétaires; au-dessus une couche de travailleurs et employés vivant dans une situation « supérieure »; à côté d'eux un nombre qui, dans les derniers temps s'est constamment accru des fonctionnaires du Parti, des syndicats, des coopératives, des mutualités; en dessous la couche des chômeurs qui a grandi d'une manière inquiétante autant en nombre absolu qu'en nombre relatif. Enfin, la dernière, le Lumpen-Proletariat au vrai sens du mot. Ainsi, dans la classe du prolétariat qui semble une nous distinguons cinq couches. Et ce cinq couches se sont groupées au point de vue de la psychologie sociale en trois tendances, fondamentales dans le prolétariat, tendances qui conduisent et conduiront dans l'avenir à des contrastes très profonds et très dangereux. Ce sont, si on peut ainsi parler, d'abord l'aristocratie et la bureaucratie des travailleurs; ensuite les prolétaires occupés dans la production, enfin les chômeurs.

III. L'ARISTOCRATIE DES TRAVAILLEURS

Le danger de la différenciation économique intérieure du prolétariat se révèle de la manière la plus compréhensible et la plus nette dans le phénomène de l'apparition d'une aristocratie des travailleurs. Elle se compose de couches d'ouvriers qui sont arrivés à de meilleures conditions d'existence, travailleurs presque toujours — mais pas toujours — appartenant aux catégories les plus qualifiées. Elle se compose donc de la couche des travailleurs vivant dans une situation « supérieure » et d'une autre couche de prolétaires fonctionnaires.

Cette aristocratie de travailleurs s'est peu à peu et souvent sans en prendre elle-même conscience, éloignée radicalement de la façon de vivre et de la façon de sentir du reste du prolétariat. Son caractère essentiel consiste surtout en ceci : dans l'ensemble elle est passée du point de vue révolutionnaire du prolétariat à un point de vue qui est, au fond, un point de vue conservateur social. L'aristocratie des travailleurs se trompe d'ailleurs elle-même sur ce point, lorsqu'elle continue à utiliser, par tradition, les symboles et les expressions révolutionnaires. Plus encore : il y a dans cette aristocratie même une nuance. Une partie s'est élevée à une situation plus avantageuse du point de

vue économique, elle fait preuve d'un caractère nettement petit-bourgeois tandis que l'autre, les fonctionnaires, va encore plus loin et prend le caractère d'une bureaucratie, c'est-à-dire l'esprit d'une caste exerçant une petite parcelle de puissance sur l'autre.

Dans ces deux couches, l'une des caractéristiques essentielles du prolétariat a disparu : la misère accablante, la situation sans perspectives. L'ouvrier, qui vit dans une situation privilégiée peut réaliser quelques économies; le prolétaire fonctionnaire voit devant lui un avancement quelconque, il aura, dans tous les cas sa pension. En appréciant cet état de choses, il ne faut d'ailleurs pas se laisser tromper par le fait que la crise économique en se prolongeant n'a pas seulement aggravé la situation de cette aristocratie des ouvriers, mais que son existence même est menacée. Car la rationalisation illimitée réduit de plus en plus la situation privilégiée des travailleurs les mieux payés.

Chez eux aussi, s'est donc précisée l'incertitude de garder leur place et le chômage a fait de grandes brèches dans leurs rangs. Il faut encore ajouter que la vie chère et les dépenses plus grandes pour l'éducation de leurs enfants, dépenses exigées par leur situation privilégiée, l'impossibilité fréquente actuellement de trouver une situation pour leurs fils et filles, ont souvent dévoré les économies des ces ouvriers privilégiés. D'autre part, le chô-

mage et, par conséquent la diminution des ressources provenant des cotisations du parti, des syndicats et des différentes organisations ébranle la couche des prolétaires fonctionnaires. Tout cette aristocratie ouvrière est, sans doute, aujourd'hui en recul. Ce fait à lui seul est un argument écrasant contre le réformisme qui était et est encore surtout représenté par cette aristocratie. Mais pour notre étude sur les causes et sur les effets du délabrement actuel du prolétariat, la situation actuelle de l'aristocratie des prolétaires a peu d'importance. Le fait décisif réside, au contraire, dans la tendance à la formation de cette aristocratie ouvrière tendance qui s'est accentuée au cours du développement du mouvement ouvrier. Cette formation de l'aristocratie ouvrière a, d'une part, provoqué la dissociation importante de cette couche privilégiée de la classe ouvrière; d'autre part elle a fait naître en même temps une idéologie qui a eu des conséquences fatales, idéologie qui a prolongé ses effets au moment où ces couches privilégiées du prolétariat elles mêmes, se trouvent dans un déclin économique et social. Il est intéressant de remarquer que le danger d'une aristocratie d'ouvriers apparut de bonne heure dans le mouvement ouvrier moderne. Déjà le deuxième congrès de l'ancienne Internationale de Marx, le Congrès de Lausanne, en 1867, avait traité cette question à fond.

Probablement par l'effet du mouvement de Las-

salle, la question des coopératives jouait un rôle prépondérant et, d'ailleurs, très surestimé. Ce qui fut cause de la mise à l'ordre du jour du Congrès du thème de discusion suivant : « Ne sortira-t-il pas de l'émancipation du quatrième Etat, sous l'impulsion du mouvement coopératif, un cinquième Etat beaucoup plus nécessiteux encore? Et le Congrès, après une discussion très large et souvent passionnée, répondit par l'affirmative. Il déclara, « que l'amélioration de la situation des ouvriers grâce aux coopératives aurait comme conséquence de créer un cinquième Etat tout à fait misérable », *si* les coopératives ne se proposaient pas comme but principal la transformation sociale et par là-même, le but final de l'idée de solidarité de tout le mouvement ouvrier. Et Eccarius, l'homme de confiance de Marx, s'opposa à cette conception en faisant voter un amendement qui exprimait l'espérance de vaincre l'aristocratie des ouvriers par le développment de la grande industrie moderne qui réduirait l'importance des coopératives (on pensait surtout à des coopératives de production) par rapport au fait que la situation matérielle des ouvriers et leur effort révolutionnaire se nivelleraient toujours plus. On voit que, déjà, au cours des premières discussions sur les problèmes de la différenciation intérieure du prolétariat, l'idéologie socialiste révolutionnaire se fit entendre avec une grande puissance. Déjà dans ces temps-là il s'agis-

sait du même problème qu'aujourd'hui : maintenir les conceptions et les efforts révolutionnaires de classe et empêcher le développement de comportements d'esprit opposés. On voulait alors empêcher ce qu'on nommait dans ce temps-là l'idéologie du quatrième Etat contrastant avec l'idéologie du cinquième Etat. On voyait la caractéristique d'une telle idéologie dans le fait qu'elle aurait cessé d'être prolétarienne. Cette idéologie s'est malgré tout développée et elle est devenue beaucoup plus puissante qu'on ne pouvait le prévoir ou le craindre dans ce temps-là.

C'est la tendance de l'esprit à *l'embourgeoisement,* c'est-à-dire à un conformisme petit-bourgeois, tendance si souvent décrite et déjà stigmatisée par Engels dans ses lettres écrites dans les vingt dernières années du 19e siècle.

La lutte des classes prolétariennes — on a gardé encore longtemps ce mot pour lui substituer enfin celui de lutte pour « une humanité libre » — cette lutte a perdu depuis longtemps le sens révolutionnaire de lutte de principe contre la société bourgeoise. Elle a pris la forme d'un effort en faveur de l'amélioration constante de la situation dans le cadre de la société actuelle. Le caractère essentiel de cette conception est le désir de cette couche ouvrière de donner à ses enfants une instruction supérieure; non pas parce que l'instruction en elle-même est un bien supérieur et une arme efficace dans la lutte de classe, mais pour que

les enfants vivent « mieux » que leurs parents, c'est-à-dire qu'ils s'évadent du prolétariat et qu'ils « montent » si possible dans la classe bourgeoise. Le fait que beaucoup de jeunes gens du prolétariat font des études universitaires est en soi un énorme progrès pour la classe ouvrière. Mais ce fait pourrait entraîner un accroissement de puissance révolutionnaire beaucoup plus fort encore pour cette classe si dès le début, on avait pensé à faire pénétrer dans la couche des professions libérales des éléments « prolétaires et révolutionnaires ». Mais on a, au contraire, semé la mauvaise graine des arrivistes banals, et entretenu la conception que la bureaucratie du Parti était la fonction essentielle du mouvement socialiste. Ainsi l'idée grandiose de l'émancipation du prolétariat comme classe, prend, pour une grande partie des ouvriers qui dans les périodes de prospérité s'accroisent toujours, la signification d'une ascension des individus.. Ayant vu leur standard s'améliorer, vivant dans une certitude relative grâce aux progrès de la législation sur la protection des travailleurs, élevés dans la conscience de leur prestige politique par le succès de la social-démocratie au point de vue parlementaire, les travailleurs n'ont pas considéré autre chose que ces « conquêtes ». Naturellement, comparées au retard politique et économique de la précédente génération de travailleurs, comparées avec la misère et la persécution vécues dans leur propre jeunesse, ces

conquêtes représentaient une ascension qui leur apparaissait comme l'accomplissement de l'émancipation du prolétariat. *En ce qui les concerne,* la grande bataille pour l'émancipation de la classe ouvrière, a atteint pour ainsi dire sa fin dernière. En outre, l'ascension individuelle prodigieuse de quelques prolétaires, par exemple, Fridrich Ebert, ouvrier-sellier devenu Président de la République allemande ou Karl Severing, simple ouvrier métallurgiste devenu Ministre de l'Intérieur de l'Empire, symbolisait pour eux cette conception et la justifiait théoriquement.

Il devait fatalement arriver que derrière ces possibilités brillantes — dont chacun se sentait psychologiquement proche par sa propre ascension même très modeste — le fond sombre et sans espoir de l'existence de la classe ouvrière disparaîtrait. Et sur ce tableau se dessinait cependant, la misère grandissante dans les masses et surtout un chômage qui devenait menaçant. Enfin, lorsque — ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver — cette misère se fit sentier aussi dans leurs propre situation, ces ouvriers privilégiés se comportèrent intérieurement envers elle, comme si elle leur était étrangère. Ils ne la considérèrent pas autrement que celui qui fait l'aumône au mendiant ou tout au plus comme le fonctionnaire des organisations sociales de bienfaisance vis-à-vis de leurs bénéficiaires.

On sentit le devoir d'aider, mais on ne considé-

ra pas cette misère des autres comme typique de sa propre misère, comme la misère commune d'une classe. C'est cette tendance qui, dans une partie du prolétariat révolutionnaire, transforma le prolétaire de plus en plus en un bourgeois paisible; bourgeois à qui d'ailleurs manquait la vue large et vaste du grand bourgeois qui ne connaît pas la saitsfaction du repos, car le prolétaire devenu bourgeois n'a pas le désir d'expansion et de puissance capitalistes, mais il désire seulement rester tranquillement dans son foyer et assister aux petites réunions de son organisation. Et cette conception de petit bourgeois pacifiste s'accompagne d'une tendance d'esprit bureaucratique qui devait nécessairement se développer lorsqu'elle provenait du fonctionnarisme du Parti, des syndicats des mutualités, des coopératives etc. Dans la foule de ces fonctionnaires se développait surtout la conscience très nette chez chacun d'être à un poste avancé du mouvement ouvrier. Affirmation, justifiée en soi, et qui résultait autant des fonctions exercées, que de la confiance que l'on accorde à ces fonctions. Mais précisément cette situation devait conduire, par le développement du travail rigoureusement professionnel, lié avec les connaisances spéciales qui furent de jour en jour plus difficiles à acquérir, à une attention exclusive et très grande pour certains intérêts. A la fin, chez tous ces fonctionnaires l'accomplissement de leur tâche spéciale, par exemple, l'étude des questions syn-

dicales ou l'administration des intérêts des Mutualités les préoccupent plus et de loin que le but final du mouvement ouvrier et révolutionnaire.

Oui, les buts révolutionnaires devaient finalement, en face des choses concrètes qui étaient leur tâche professionnelle, apparaître comme quelque chose de chimérique. Rien de surprenant à ce que la doctrine marxiste et révolutionnaire de classe finît par leur apparaître comme quelque chose « de non-pratique, de dépassé », et en tout cas comme quelque chose de gênant. Peu à peu cette couche a pris pour elle-même, mais encore plus pour la masse ouvrière, un caractère de légitimité, de formation officielle. Le fonctionnaire, isolé derrière son guichet semble au prolétaire de la base, qui est devant le guichet, presque comparable à un fonctionnaire quelconque de l'Etat, et cela d'autant plus que le prolétariat pénétrait peu à peu dans l'administration de l'Etat et de Municipalités et occupait ainsi des places de gestion directe. Le guichet n'exprimait pas seulement, une barrière physique, entre le prolétaire fonctionnaire et la masse de ses camarades de classe, mais dans la plupart des cas, le guichet symbolisait *la séparation morale* entre la partie de la classe ouvrière qui a évolué et la masse ouvrière primitive. Cette séparation exsitait aussi d'ailleurs dans des cas où l'on n'apercevait pas réellement le « guichet », par axemple, dans les diverses manifestations de la vie politique. Enfin, il faut ajouter que cette couche

de fonctionnaires de la classe ouvrière « de situation supérieure », était empreinte d'un sentiment de fierté en ce qui concerne les choses conquises. Son travail dans des bureaux et dans des organisations confortables, dans leur propre maison du Parti ou de leur association; l'habitude d'une fréquentation régulière avec les autorités et les cercles officiels de la bourgeoisie qui les mit souvent en relation directe avec des Ministres et les hauts fonctionnaires de la bureaucratie de l'Etat et des communes, et aussi avec les organes parallèles des entreprises privées; la nécessité d'acquérir des méthodes d'habileté diplomatique, pour les cas où il fallait présenter des revendications de combat, des voyages fréquents à l'étranger pour assister aux conférences, et dans des buts représentatifs, tout cela et des choses analogues, développèrent chez le fonctionnaire ouvrier des formes personnelles de vie qui étaient très loin du milieu social et des façons de penser du véritable prolétaire. Et le prolétaire de base sentait cela immédiatement, lorsqu'il lui arrivait par hasard de sortir de sa vie privée médiocre et de son atelier sans espoir, pour pénétrer dans ce « monde supérieur ». Il se considérait volontiers comme le parent pauvre qui fait une visite chez des cousins fraîchement enrichis. C'est ainsi qu'est née une couche possédante dans le prolétariat, non pas possédante au sens individuel, mais possédante comme classe : le prolétariat devenait propriétaire de mai-

sons, d'usines, d'imprimeries, d'entrepôts de marchandises, de banques, etc. Et cette propriété produisait le même effet fatal que produit toute propriété : elle développait chez le propriétaire le souci de la sauvegarder, de la conserver, de l'augmenter. Elle fit naître inévitablement l'idéologie du propriétaire maintenant que le prolétariat avait quelque chose à défendre et à faire fructifier dans la société actuelle. Ainsi, cette propriété devenait un lien qui enchaînait cette couche de l'aristocratie du prolétariat au présent, plus fortement que la mission historique du prolétariat ne devait l'entraîner vers l'avenir. La dernière conséquence de cette tendance d'esprit a été tirée récemment des terribles événements en Allemagne. Cette évolution a montré que le souci de la conservation des biens et des conquêtes de la classe ouvrière qu'on considérait à tort comme celui de maintenir le mouvement socialiste en lui-même, ce souci allait en réalité à l'encontre du but (1).

Car cette préoccupation a enlevé tout esprit révo-

(1) Dans cet ordre d'idées il est intéressant de noter que sous l'impression de la catastrophe allemande deux représentants éminents du socialisme français. Léon Blum et J.-B. Séverac dans *le Populaire* du 4 mars 1933, ont exprimé leur doute sur la question de savoir si la grandeur et la richesse des organisations ouvrières socialistes ne seraient pas en fin de compte un danger pour le mouvement ouvrier et cela surtout dans des périodes critiques. L'effet que cette question a produit dans l'opinion du Parti, peut être constaté par le fait que l'*Etudiant Socialiste* a publié une enquête sur cette question.

lutionnaire à la couche des dirigeants, et à l'aristocratie de la classe ouvrière. Ainsi elle a vidé *le socialisme de son âme*, et a provoqué *le désarmement spirituel* du Parti et des Syndicats. La conséquence naturelle de ce fait fut que l'on *oublia la préparation de la défense physique* et c'est ainsi que le mouvement ouvrier allemand devait perdre sa force de décision et d'action. Dans cette voie allait-il donc arriver que les dirigeants du Parti et des Syndicats, étaient disposées à s'inserer même dans le système fasciste de Hitler affirmant que c'était le seul moyen « de sauvegarder » ce qu'ils considéraient comme la vie même du mouvement ouvrier socialiste. Ils n'ont pas réussi; cela a seulement conduit finalement à conserver intacts les biens accumulés et non utilisés du prolétariat pour l'ennemi mortel de la classe ouvrière. Il n'existe pas de confirmation historique plus terrible du mot de Marx que la classe ouvrière n'est pas sur la bonne voie de son émancipation tant qu'elle ne sait pas encore qu'elle n'a, dans la société bourgeoise, rien à perdre que ses chaînes.

Il est inutile de développer plus longuement, comment l'aristocratie ouvrière se révéla et reste encore le vrai soutien du révisionnisme, le soutien de cette politique qui confond le parlementarisme avec la démocratie prolétarienne et qui, au lieu de la dictature du prolétariat, c'est-à-dire au lieu de la conquête du pouvoir politique dans l'Etat, aspirait seulement à la partie de ce pouvoir qui à leur

avis lui est due. Ce *réformisme,* comme le révisionnisme préférait lui-même s'appeler, cette préparation à la coalition, ce n'était pas seulement une tactique, qui peut en vérité être quelquefois nécessaire, c'était en réalité une *conception,* la conviction que la vraie voie vers le socialisme est précisément cette politique réaliste. Rien n'est plus caractéristique pour cela que le mot de Ebert dans un instant révolutionnaire : « Je hais la révolution plus que le péché ». De même on peut se rendre très exactement compte de l'esprit révisionniste des couches dirigeantes par la manière dont un des théoriciens du mouvement syndical, encore en pleine ascension après la guerre, a caractérisé la tâche de la politique socialiste, c'est-à-dire la tâche de la classe ouvrière : « Il ne faut pas nier, écrit Karl Zving dans sa « Sociologie du mouvement syndical » que la classe ouvrière est une partie du système capitaliste. La chute de ce système serait aussi la chute de la classe ouvrière : c'est pour cela que la classe ouvrière a le grand devoir historique de prendre sa place dans ce système pour arriver à la perfection de l'état collectif de la société qui à son tour s'identifie avec la situation sociale de la classe ouvrière dans son ensemble » (p. 161).

Certes, le révisionnisme a des causes encore plus profondes que cette idéologie de l'aristocratie ouvrière. Qui méconnaîtrait cela s'égarerait dans le chemin tout à fait amarxiste de la démagogie *com-*

muniste qui définit d'une façon méprisante toutes ces attitudes réformistes purement et simplement comme la trahison habituelle des dirigeants. Contre cela il faut démontrer que cette « traîtrise » a été elle-même un effet du grand changement économique du processus capitaliste, fait qu'on ne peut pas expliquer ici en détail mais à propos duquel on veut seulement lancer un avertissement. Car la différenciation du prolétariat vers le pôle supérieur décrit plus haut, est essentiellement le résultat du caractère impérialiste qu'a pris le capitalisme entre les années 1880 et 1889. Ce changement n'a pas seulement créé partout le grand développement de masse du prolétariat qui a rendu possible une organisation politique et syndicale toujours en progression mais il a aussi aidé au développement d'un bureaucratie du Parti qui devenait nécessaire. Ce changement a d'ailleurs produit d'autres effets. Dans ce développement de l'impérialisme il y a eu quelques époques brillantes de prospérité qu'on rencontre au début de ce développement et que Sternberg a bien appelé « le temps d'interdiction de chasse pour le prolétariat ». La plus brillante de ces époques dura environ de 1890 jusqu'au commencement de ce siècle et une époque aussi brillante, quoique beaucoup plus courte, se retrouva dans la période de stabilisation et de rationnalisation du capitalisme après la guerre. Ces deux périodes ont surtout été profitables aux ten-

dances de pensée et de sentiments révisionnistes qu'on pourrait appeler le révisionnisme classique d'Edouard Bernstein et du néo-révisionnisme qui a été surtout représenté par Rudolf Hilferding et Heinrich Cunov en Allemagne et qui fut adopté par les grandes masses ouvrières. Or, ce révisionnisme dans le prolétariat n'est pas seulement un problème de dirigeants mais un problème de masses et le phénomène de « l'aristocratie ouvrière » a, une signification aussi importante, précisement parce que le sommet reflétait les conceptions de la masse.

Il serait donc tout à fait faux d'identifier l'aristocratie ouvrière avec ce qu'il est convenu d'appeler le « bonzisme ». De même que tous les dirigeants ne sont pas des « bonzes » de même tous les « bonzes » et petits bonzes ne sont pas des dirigeants.

Il s'agit plutôt d'une disposition d'esprit et d'une aspiration des masses, une disposition d'esprit des hommes en place, c'est-à-dire, de ceux qui ont réussi et des désirs de ceux qui voudraient, eux aussi, parvenir au même résultat. Cela explique comment l'aristocratie ouvrière trouve un certain appui dans les masses, c'est-à-dire chez tous ceux pour qui l'aristocratie ouvrière est un modèle. Cette attitude de ceux qui sont arrivés et de ceux qui les imitent est d'ailleurs en même temps produite par le développement économique déterminé par le capitalisme; en même temps ce phénomène est devenu une cause et même une cause très impor-

tante des modifications du caractère du prolétariat.

Nous avons vu et nous avons trouvé très compréhensible que cette influence devait s'exercer dans le sens d'un affaiblissement de toute la classe ouvrière. Mais on ne peut pas comprendre aussi facilement un fait qui paraît curieux et inattendu : c'est que des conséquences aussi nuisibles et pernicieuses au plus haut degré prennent leur point de départ dans cette différenciation du prolétariat, qui s'est manifestée tout récemment dans une différenciation vers le pôle inférieur, c'est-à-dire par la formation de la couche des sans-travail.

IV. LE PROLETARIAT SALARIE

Avant de nous occuper de la couche des sans-travail, il nous faut parler de la masse principale du prolétariat, des prolétaires des villes et des champs qui ont du travail.

Il suffit d'asister à une réunion des masses prolétariennes pour avoir tout de suite l'impresison, souvent navrante, que malgré toutes les conquêtes démocratique et sociales, le tableau d'ensemble de la classe ouvrière est resté tel qu'il a été peint par Marx et qu'il ne peut évidemment pas se transformer dans l'exploitation capitaliste. Ce sont des gens surmenés, acablés, beaucoup d'hommes et surtout de femmes vieillis avant l'âge, tous caractérisés par l'humilité de leur vie, ce qui apparaît à travers leur extérieur peu soigné, leur vêtement frippé, leur réserve timide et méfiante vis-à-vis tous ceux qui se distinguent d'eux par un extérieur plus soigné ou par une façon plus raffinée de s'exprimer. Quelle différence entre ce tableau et le spectacle qu'offrent les séances des représentants de ce même prolétariat dans les Congrès et les Assemblées Nationales du Parti. Dans cette masse apparaît vraiment la *classe* dont Marx a souligné comme caractéristiques les plus émouvantes qu'elle crée « *des loisirs pour le autres* » par la transformation de son existence com-

plète en temps de travail. C'est cette classe qui dans la société actuelle ne peut encore nullement vivre sa vie pour elle-même mais qui doit travailler pour des buts qui lui sont étrangers, pour l'économie des possédants, pour leur Etat et pour leur culture.

La conséquence de cela c'est que quand la conscience de cette situation ne s'est pas développée jusqu'à être tout à fait claire, ces hommes ont une sorte de haine instinctive contre tous les systèmes dont il sont les victimes. Une haine opiniâtre, bien enracinée, une propension incessante à exprimer cette haine se trouve chez eux prête à bondir quand on sait la réveiller. Et c'est ce qui est rassurant; c'est ce qui transforme le sentiment navrant de l'homme, non prolétaire, mais socialiste, pénétrant dans une réunion de prolétaires, en une foi ardente aussitôt que la vague puissance d'initiative révolutionnaire jaillit et prouve que là vraiment sont les hommes que Marx appelait les pionniers d'une société nouvelle et qui veulent l'être.

Mais tout de même, cette énergie révolutionnaire reste trop souvent endormie. En attendant, ces démonstrations « d'une politique de la réalité », dans les conférences éducatives et surtout dans les grandes réunions populaires qui formaient l'essentiel de l'action du Parti, les auditeurs restent la plupart du temps dans une attention respectueuse mais qui ne prend pas leur cœur. Quelquefois aussi, les plus âgés, n'écoutent pas sans

déplaisir, lorsqu'on leur parle de formes de lutte et de possibilités de victoire qui ne nécessitent pas la plus forte dépense d'énergie dans la lutte de classe. Car pour eux comme pour tout le monde le mot terrible de Méphisto dans le Faust de Gœthe est vrai « L'homme aime par dessus tout être tranquille ».

Et ainsi beaucoup étaient et sont encore très près de croire que depuis la mort de Marx, les choses ont changé et se sont améliorées. Mais de nouveau, on retrouve à chaque occasion cette impression que toutes les réunions de prolétaires se transforment profondément lorsque les vérités socialistes fondamentales et les appels grandioses de la doctrine marxiste arrivent à eux : alors règnent l'attention tendue, un silence saisissant provenant du fait que les auditeurs prennent conscience de vérités que jusqu'à maintenant ils n'avaient pas saisies clairement. Alors les visages soucieux se rassérènent, les corps se redressent dans une tension vers la lutte et une assurance révolutionnaire qui revêt presque l'apparence d'un renouveau et d'un rajeunissement physiques. On se rend alors compte de ceci : c'est là que vit la révolution sociale non pas comme une formule théorique mais comme un *besoin* de la masse, de liberté et de développement. De plus ces masses qui, dans d'autres circonstances, sont plongés dans le fleuve éternel des privations, de l'oppresison, des humiliations de toute nature — elles vivent; elles commencent à vivre dès qu'elles sont

saisie du sentiment révolutionnaire du prolétaire. Mais d'où vient alors que ce sentiment révolutionnaire fondamental et vital du prolétariat, influence si peu le caractère d'ensemble du mouvement prolétarien? D'où vient alors que ce caractère, comme on a pu surtout le voir d'une façon particulièrement frappante dans la social-démocratie allemande, mais comme cela s'est aussi révélé dans les autres mouvements du parti socialiste en Europe, d'où vient qu'on peut l'appeler plutôt un réformisme démocratique qu'un mouvement révolutionnaire socialiste? C'est ici que nous rencontrons un problème très grave que nous traiterons par la suite sous un autre aspect : les conséquences de l'organisation ou, pour dire plus, l'engourdissement de cette organisation jusqu'à devenir un appareil. Tel se montre le caractère inévitable de tous les phénomènes sociaux d'être de nature dialectique c'est-à-dire de créer des contradictions internes qui sont en relation directe avec le développement et la perfection de ces phénomènes.

Il en est ainsi avec l'organisation. Elle naît de la connaissance vivante du sort homogène du prolétariat, elle est portée par la conscience de classe révolutionnaire de ses membres qui se développe de plus en plus. Elle est entraînée par ce don enthousiaste au travail dans le but exaltant de l'émancipation par le socialisme. Ainsi l'organisation prolétarienne est, à l'origine, sous toutes ses

formes politique, syndicale, coopérative et culturelle, conviction vivante et activité concentrée dans chacun de ses membres.

Ceci s'exprime dans l'attachement à l'organisation comme à la forme d'association que les prolétaires ont choisie eux-mêmes et dans la fidélité jusqu'au sacrifice à cette organisation, même dans les moments difficiles et surtout dans les moments où elle est persécutée. Ainsi l'organisation change l'être et le caractère de l'ouvrier, d'ailleurs tout-à-fait à son avantage; désormais le prolétaire organisé se révèle un homme tout à fait différent du prolétaire inorganisé. L'incorporation à la masse a dans ce cas, non pas l'effet très fréquent d'une mutilation de la personnalité, d'un amoindrissement du niveau intellectuel et moral de l'individu; tout au contraire elle donne à l'ouvrier la conscience de sa propre valeur et lui crée le sentiment d'être au service d'une misison historique. Ainsi l'incorporation à la masse conduit au *réveil de la personnalité de l'ouvrier* précisément parce que ce n'est pas la masse seule qui incorpore l'homme dans l'organisation mais l'idée qui fond cette masse en un bloc. Ainsi le prolétaire qui, avant de s'organiser, ne sentait dans son isolement que sa misère, sa nullité, pleine de désespoir et de résignation, devient maintenant un homme fier, conscient de sa force, dressé vers l'avenir; il s'oppose aux opresseurs dans l'Etat et dans l'économie avec un sentiment de supériorité qui

s'exprime ainsi : « votre monde n'est pas le mien, le mien, c'est celui qui vient » et c'est pour cela qu'il est tellement haï de tous ses adversaires qui se rendent compte de cette supériorité.

La valeur culturelle qui entraîne le développement de l'organisation ne peut pas être estimée assez haut, et encore faisons-nous abstraction de son utilité pratique immédiate pour la lutte présente de l'ouvrier au point de vue politique, syndical et culturel. Mais ici encore se vérifie le mot douloureux du poète « A la chose la plus belle que l'esprit a conçue, se colle toujours la matière étrangère ».

Plus l'organisation grandit, plus elle assume de tâches; elle, qui, à son origine était basée sur la collaboration interne de tous ses membres, elle est forcée de confier des affaires importantes aux organes spéciaux qui se forment dans son sein. Elle est forcée de les entretenir du point de vue économique, non seulement parce que les camarades utilisés ainsi doivent renoncer à leurs habituels moyens d'existence pour se consacrer à l'organisation, mais aussi pour les rendre indépendants des persécutions de leurs patrons capitalistes. C'est de cette manière que, fatalement, se crée, à la fin, dans toute organisation grandissante une couche, grandissante aussi, de fonctionnaires et représentants salariés. Ceux-ci ont, en partie comme fonctionnaires directs de l'organisation, en

partie comme représentants parlementaires, non seulement le devoir de s'occuper de toutes les affaires de guider et de représenter la classe ouvrièr, mais ils acquièrent à la longue une technique spéciale qui évolue de plus en plus vers une espèce de connaissance particulière et d'entrainement professionnels.

Comment de ce fait, naîssent fatalement des tendances à une déformation pernicieuse nous l'avons déjà montré dans le chapitre sur l'aristocratie ouvrière. Mais, ceci mis à part, à cause de la nécessité de cette caste de représentants professionnels, se crée fatalement un état qui fait naître à la longue une répartition funeste du travail, dans l'intérieur de l'organisation, car la grande masse des membres de l'organisation se voient réduits à faire seulement ce que décide la couche des dirigeants et représentants, et elle s'y résigne. Toute une série de circonstances, découlant du mécanisme d'une organisation grandissante produisent leur effet dans ce sens et ces circonstances sont encore aidées par des phénomènes qui appartiennent en propre aux conditions fondamentales, plus que cela, aux vertus de toute organisation vivante : la confiance et la discipline des organisés.

Nous ne pouvons pas entrer dans des détails sur tout ce qui a aidé au développement d'un appareil d'organisation plus ou moins rigide, parce que nous ne nous occupons que de la conséquence et cette

conséquence est la suivante : cet appareil et plus encore l'esprit qu'il fait naître en haut et en bas, s'interpose comme une couche isolante, entre la vitalité révolutionnaire des masses prolétariennes et l'activité correspondante à cette vitalité. Nous ferons seulement remarquer un fait qui devait influencer défavorablement le caractère de cette couche essentielle de la classe prolétarienne et qui peut expliquer comment les grandes énergies révolutionnaires elles-mêmes de la masse prolétarienne n'ont pas eu la possibilité de réagir.

Ici il faut surtout noter le fait que la forme hiérarchique des organisations combinée avec la professionnalisation du travail du Parti et du syndicat ont restreint grandement l'initiative de chaque militant et très souvent l'ont rendue impossible. Au début on a confié les charges toujours aux mêmes personnes comme preuve de confiance; plus tard, ce fut de plus en plus par tradition et déférence. Et, vis-à-vis de cette coutume, tout essai d'introduire des hommes nouveaux en même temps des énergies nouvelles, souvent aussi des pensées et idées nouvelles dans le travail du Parti, est considéré presque comme une rébellion qui mérite châtiment. D'habitude on objecte qu'il est nécessaire de s'en tenir à l'expérience des fonctionnaires qui ont fait leurs preuves. Mais, même si l'on néglige le fait que l'organisation de la lutte de classe socialiste et révolutionnaire du prolétariat ne doit pas de-

venir un simple problème professionnel, il est nécessaire de dire que, certes, la connaissance des choses et l'entraînement sont une nécessité pour ceux qui ont la charge des organisations prolétariennes mais, il faudrait alors rechercher des formes d'organisation qui maintiendraient la direction et la représentation des affaires du Parti dans une liaison si forte et si vivante avec la masse organisée que la faculté pour tous de représenter les intérêts de l'organisation soit déjà assurée par leur intérêt et par leurs connaissances générales. Cette connaissance générale est de la plus grande importance et surtout dans les moments critiques, comme par exemple à l'heure actuelle. Mais la construction hiérarchique du Parti a eu comme conséquence désastreuse que cette information générale se trouve en réalité, dans les cercles dirigeants seulement et qu'on en a transmis « à la base » exactement ce qu'on estimait nécessaire dans « l'intérêt du Parti » et, encore faisait-on cela, quand les décisions étaient déjà prises dans les petits comités de leaders. Ce mal a été encore aggravé par « l'idolâtrie du parlementarisme » qui s'est développé en même temps que la bureaucratie du Parti et qui est devenu peu à peu sous le régime du réformisme de l'aristocratie ouvrière, la forme dominante de la politique prolétarienne. Dans la majorité des cas il apparaissait suffisant que la fraction parlementaire sache de quoi il s'agit et qu'elle prenne une déci-

sion sur toutes les questions. La connaissance générale et la position que le groupe parlementaire prenait devait remplacer toute vie du Parti. La masse du Parti devait seulement prendre connaissance de ce qui était décidé « là bas ». Certes, on oragnisait toujours de grandes réunions populaires et même quelquefois des démonstrations, mais toujours dans le même sens « de haut en bas ». A ceci, s'ajoutait encore le fait que toute critique de cette tactique était toujours banie comme « gênant le Parti » comme « des menées » et que surtout, toute discussion dans la presse du Parti sur des questions importantes de la politique du Parti n'étaient presque jamais possibles d'une façon approfondie, car elle venait presque toujours trop tard c'est-à-dire après que la décision était déjà prise dans les organismes du sommet. Vieilli et presque toujours sans effet était le regret du Parti que les débats des Congrès ne fussent presque jamais préparés par une discussion approfondie dans la presse et dans les réunions, car pour cela il aurait été nécessaire que les rapports principaux fussent publiés assez tôt avant le Congrès. Pour cette raison faire des motions sérieuses sortant des cadres du Parti, était rendu beaucoup plus difficile, sans parler de la composition bureaucratique des Congrès. Et ce n'est que dans les dernières années, qu'on a fait un essai pour changer cette situation, grâce à l'apparition en Allemagne d'une gauche qui possédait des journaux à elle.

On sait comme cet essai a dû échouer à cause de la prédominance de la politique officielle du Parti.

Tout cela a fait que la grande masse du prolétariat a pris l'habitude d'être guidée, d'attendre que « eux » (le Comité directeur, la fraction parlementaire) décident. Voilà une des plus pernicieuses évolutions qui peuvent se produire dans le corps d'un Parti vivant. Car la conséquence de cela fut l'amoindrissement de l'activité et du sentiment de la responsabilité. La masse fut presque toujours dressée à attendre d'abord les paroles qu'elle devait recevoir d'en haut, à ne pas avoir de position à elle, et à regarder comme des destructeurs du Parti, comme des « scissionnistes » tous ceux qui gardaient un jugement individuel ou qui exerçaient des critiques. De l'autre côté, c'est-à-dire parmi les camarades qui ne voyaient pas dans le Parti seulement une masse qu'on lance là et quand on a besoin d'elle, pour renforcer la stratégie de la « table verte », mais qui voyait dans la masse une force révolutionnaire vivante qu'elle voulait rendre efficace, chez ceux-là, devait naître un malaise toujours grandissant et une rancœur personnelle.

Tout cela s'est combiné pour restreindre et même étouffer les forces révolutionnaires existantes, et il est arrivé encore un fait. On a conservé la terminologie révolutionnaire du marxisme et l'usage ininterrompu des symboles et des institutions ré-

volutionnaires devait donner à la grande masse l'illusion d'un esprit qui paraîssait correspondre à ces mots et à ces formes, mais qui en réalité n'existait pas. Ce marxisme verbal n'a pas seulement endormi la quantité de militants du Parti qui n'ont pas d'esprit critique, et les a conduits à croire que le mouvement du Parti va là où leur instinct révolutionnaire de classe les pousse, mais il a même quelquefois tranquillisé ceux pour qui le mot marxiste n'était pas devenu une forme traditionnelle, justement parce que eux, y mettaient encore un esprit, l'esprit de leur propre marxisme vivant. Ici on trouve un fait, certes, insuffisamment étudié, qui explique la dégénérescence et la débâcle finale de la social-démocratie allemande, car en réalité, en Allemagne, depuis longtemps il n'existait plus un Parti homogène. Sous cette forme il existait depuis longtemps, même après qu'on eût mis à la porte la S. A. P., deux partis : l'un qui était devenu depuis longtemps républicain bourgeois, l'autre qui restait révolutionnaire prolétarien, mais tous les deux portaient le même nom de socialdémocratie. La conséquence a été que le premier, le parti régnant a toujours fait usage et, surtout dans les moments d'agitation, de la joie de l'action et de l'enthousiasme du Parti révolutionnaire prolétarien, en particulier de la jeunesse dans cette fraction. Et tandis qu'il faisait marcher le drapeau flottant de la jeunesse révolutionnaire, derrière ce drapeau, il faisait comme

si ce drapeau était un camouflage, sa propre politique « réaliste » réfrigérante. Dans les dernières années du développement du Parti allemand on a pu voir, et ceci non sans colère, comment toute l'éducation marxiste du Parti et de la jeunesse qui d'ailleurs était l'objet de la méfiance des dirigeants dans la mesure où elle était pleine de l'idée marxiste, cette éducation servait à sauvegarder à la direction officielle du Parti l'apparence d'un parti révolutionnaire de classe. En réalité elle n'avait plus depuis longtemps de lien vivant avec le marxisme, et elle ne méritait pas du tout d'être haïe par les anti-marxistes, comme « marxiste ». Le postulat fondamental de l'unité du Parti perdait ainsi complètement son contenu et voilait forcément sous un nom de Parti la scission intérieure réelle. Cette unité devait alors exercer envers toutes les énergies révolutionnaires encore existant dans la masse l'effet d'un filtre qui laisse passer seulement la politique d'hommes d'Etat soi-disant « éclairés » et qui retient toutes les énergies de la masse révolutionnaire comme une lie sans valeur.

Ce qui s'est passé dans la social-démocratie allemande sous une forme particulièrement apparente n'est pas un fait qui s'est développé là seulement. Il a existé et il existe encore une analogie, heureusement moins accentuée dans tous les partis de l'Internationale de Zurich et en particulier dans cette Internationale elle-même. Car les Congrès de

l'Internationale ont depuis toujours souffert à un degré encore plus élevé que les Congrès des différents partis, du fait d'être le champ de manœuvre des majorités du Parti et de ne laisser aucune possibilité de se faire valoir aux minorités. Et le but principal de ces congrès était toujours de résoudre les oppositions qui pouvaient tout de même exister entre les points de vue des différents partis nationaux par une résolution que dans la mesure du possible tous acceptaient et qui par ce fait même ne pouvait être que vague. Mais en utilisant tout de même de l'analyse marxiste les congrès internationaux sont devenus souvent les points d'appui d'une phraséologie marxiste officielle et cette phraséologie pouvait tromper justement les couches du prolétariat qui pense en marxiste, quand en réalité on n'y faisait rien.

Tout cela et encore quelques autres choses dont on ne s'est pas occupé ici, comme les contrastes persistants entre une tendance purement syndicale et une politique révolutionnaire de classe, tout cela explique pourquoi l'orientation sûre du prolétariat révolutionnaire qui aurait dû jaillir instinctivement des cadres principaux de la classe ouvrière : ouvriers d'usine, des mines et de l'agriculture, non seulement n'a pas pu se manifester dans toute sa force mais même a été affaiblie dans ces couches elle-mêmes : en tous cas elle a perdu sa force d'initiative. Et à tout cela il faut ajouter dans la dernière phase du mou-

vement socialiste, l'influence tout à fait nouvelle et très remarquable de la nouvelle différenciation du prolétariat vers le pôle inférieur, le chômage chronique. Ce chômage chronique a eu un effet fatal qu'on ne pouvait pas prévoir et dont nous verrons de près les traits caractéristiques.

V. LES CHOMEURS

Le chômage actuel est caractérisé par le fait qu'il n'est plus simplement, comme dans les époques antérieures du développement capitaliste, la conséquence d'une crise économique, mais qu'il se présente, de plus en plus, comme la conséquence de la structure actuelle du régime capitaliste. C'est ainsi que s'explique, aussi, le fait effrayant du chômage *mondial :* les comptes-rendus statistiques ne peuvent, pour ainsi dire, plus suivre la courbe de ce chômage en augmentation constante. Il y a peu de temps encore on comptait 25 millions de chômeurs, aujourd'hui il y en a déjà 35 millions dans le monde capitaliste. Et ces chiffres qu'il faut multiplier au moins par trois si l'on considère les membres de la famille, signifient qu'il existe dans la société actuelle, que l'on appelle civilisée et chrétienne, plus de cent millions d'hommes, aptes au travail, enfants et vieillards, qui sont littéralement dans le cas de mourir de faim s'ils ne sont pas soutenus au moins d'une manière précaire, par l'aumône que représente l'indemnité de chomage. Dans ce chômage mondial considéré comme phénomène de la nature même du capitalisme, il y a quelque chose de *nouveau.* C'est le fait encore insuffisamment compris que par suite du développement prodigieux des forces productives

et des méthodes de travail du capitalisme moderne, on n'a plus besoin d'autant d'ouvriers qu'il en existe dans le monde capitaliste. Dès maintenant nous sommes entrés dans cette période dont les enthousiastes et les utopistes d'autrefois rêvaient, période dans laquelle les machines feraient presque tout le travail elles-mêmes, où le travail humain serait moins nécessaire et où, tout de même, on produirait infiniment plus que la fantaisie la plus exubérante de l'esprit ne pouvait l'imaginer. « Il y a cinq mille ans, un briquetier fabriquait à la main, en dix heures, 450 briques; la fabrication moderne des briques à la machine produit par homme et par jour 400 mille briques, c'est-à-dire presque mille fois autant. Dans l'ancienne Athènes, un esclave pouvait moudre avec le moulin à main 2 à 300 kilos de mauvaise farine par jour; un moulin mécanique moderne à Minéapolis produit par homme et par jour 6 millions de kilos d'une farine de première qualité, donc vingt mille fois autant. Si les entreprises modernes de tuileries donnaient tout leur rendement, six à sept entreprises de cent hommes chacune suffiraient pour approvisionner tous les Etats-Unis. Et de la même manière, par rapport au rendement maximum du moulin de Minéapolis, le travail de 17 hommes suffirait pour approvisionner en farine tous les Etats-Unis, tandis que l'industrie des moulins occupait en 1929 encore là-bas 27028 hommes. Encore plus net : une fabrique de

soie artificielle à New-Jersey « travaillera bientôt par périodes de 24 heures absolument sans travailleurs. Toute l'entreprise sera dirigée de loin par un ingénieur à l'aide de manettes. Un autre exemple nous est offert par un laminoir moderne. Dans le hall, dans les passages entre les rouleaux, devant les rouleaux même, on ne voit presque plus d'hommes. Une demi-douzaine de techniciens entrainés suffit pour faire marcher et pour diriger cette entreprise gigantesque. » (1)

Tout cela prouve que la méthode de production actuelle ne peut en aucune façon vaincre le chômage, parce que ce chômage est la conséquence fatale du développement technique considérable des moyens de production. Même s'il devait arriver une période de prospérité générale et durable, ce qui serait une utopie, au moins, en ce qui concerne l'universalité et la durée, une partie seulement des chômeurs, et certainement la plus petite partie, pourrait être embauchée. Après la période de prospérité, la plus grande partie, assurément la moitié des chômeurs resteraient hors de la production, et ils se trouveraient alors subjectivement dans une situation plus effrayante encore, quand ils seraient forcés de voir que l'amélioration de leur situation attendue pas-

(1) Je cite ces exemples d'après « Technocrate » le petit livre très intéressant de l'ingénieur Edouard Pfeiffer, 2e édition, pages 7 et 12.

sionnément comme une rédemption n'aurait pas apporté un changement dans leurs sort. Le chômage, comme phénomène de *masse*, est devenu par conséquent un phénomène *durable*, parce qu'il n'est plus seulement la conséquence d'une mauvaise marche des affaires, d'une méthode arriérée du capitalisme ou parce que le capitalisme est « malade », mais au contraire parce que ce chômage correspond à la perfection des méthodes techniques et commerciales du capitalisme. A cela il faut ajouter le fait spécial et nouveau de la crise actuelle qui est mondiale et qui par cela est devenue la crise *finale* du capitalisme. Ce qui ne signifie pas que cette fin arrivera demain ou après-demain, mais plutôt que le capitalisme est entré dans la courbe descendante de son développement. On peut en tirer la conséquence qu'il n'y a comme seul salut pour l'économie de la société, que le passage au socialisme. Que cette courbe coïncide exactement avec la perfection technique des méthodes de production, cela met en pleine lumière l'importance des contradictions internes du système capitaliste. Contradictions qui consistent surtout en ceci : la production est de plus en plus centralisée, mais non pas pour être au service de la société mais pour servir au profit des individus. Cette contradiction fondamentale a naturellement toujours été propre au capitalisme; autrefois déjà elle a provoqué des crises périodiques; mais tant qu'il existait encore des possibilités d'expansion

pour le capitalisme, ces crises, pouvaient être resorbées, justement à cause de la perfection de l'appareil technique et commercial. Une telle possibilité d'expansion n'est pas aujourd'hui absolument exclue en principe, mais pratiquement elle devient autant dire impossible à cause de l'ébranlement du crédit et des antagonismes impérialistes dans les différentes régions économiques du monde capitaliste.

A l'heure actuelle ces antagonismes intérieurs des méthodes de production capitaliste doivent arriver à un effet pour ainsi dire explosif, ce qui se révèle d'une part dans la désorganisation, et dans l'amenuisement de l'économie mondiale, d'autre part dans le chômage mondial. Ces phénomènes nous donnent le droit de parler de la phase *finale* du capitalisme. Ce mot n'est pas seulement un mot grandiloquent de réunion publique, pas davantage une opinion subjective créée par l'impatience révolutionnaire, mais il contient la caractéristique *objective* d'un changement fondamental dans la fonction sociale du capitalisme. Ce changement, Marx l'a prévu depuis longtemps comme le résultat du développement du capitalisme, mais il n'est arrivé qu'aujourd'hui et nous le vivons à l'heure actuelle. C'est le changement au cours duquel le capitalisme est passé du rôle de facteur de développement des forces productives et par conséquent de progrès social, à un étranglement de ces forces productives et est devenu une cause de réac-

tion économique et politique. Le capitalisme d'aujourd'hui ne peut plus exploiter ses propres forces productives. Ce que Marx a prédit est arrivé à la lettre : le capitalisme est devenu à la fin trop étroit pour les forces productives développées par lui et le capital, lui-même, est sur le point de devenir une barrière contre le développement social. Que fait aujourd'hui le capitalisme avec ses forces productives? Il les freine : il ferme des usines et des mines, il laisse les grands steamers en cale sèche; dans les endroits où l'on travaille encore, il fait marcher les machines au ralenti, il détruit en grand nombre les produits, les marchandises qui sont devenues invendables. Et même ce moyen, réactionnaire pour sauvegarder son système, il ne peut l'employer qu'en jetant des millions d'ouvriers en dehors de la production et ne réduisant les salaires de ceux qui restent. C'est un moyen de catastrophe qui accentue la crise au lieu de la faire disparaître. Car il doit en résulter un nombre toujours croissant d'hommes dont le capitalisme n'a plus besoin, dont il n'aurait même plus besoin s'il y avait une période brillante de prospérité. Le capitalisme aurait d'autant moins besoin d'hommes qu'il est forcé de restreindre toujours davantage son activité, pour sauver la seule chose qui lui importe : le profit et la puissance d'une petite couche de possédants (1).

(1) On pourrait se demander ce que devient la doctrine de Marx de la plus-value si le travail humain, de

Cette masse de travailleurs devenue superflue dans la production capitaliste et qui s'accroît perpétuellement fournit le matériel pour ce chômage permanent qui a créé un type tout à fait nouveau du prolétariat. Il y a aujourd'hui des ouvriers et des ouvrières qui chôment sans interruption depuis quatre ans. Le nombre des chômeurs ne se chiffre-t-il pas, dans quelques branches de syndicats par environ la moitié de tous les membres? Il s'y joint encore d'ail-

---

l'exploitation duquel naît la plus-value, devient tellement superflu que la production se fait avec un nombre d'ouvriers toujours plus restreint. Théoriquement, la plus-value devrait s'amenuiser, ce qui en fait arrive relativement, suivant la loi de la baisse tendancielle du taux du profit, mais cela est compensé par l'augmentation de la masse de la plus-value. Mais cela n'est vrai que dans le cas où le nombre de travailleurs augmente; dans la mesure ou ce nombre diminue, le profit se transforme toujours plus ouvertement en ceci (qui au début était obscur) c'est qu'il est un gain basé sur la force. Car, même dans les circonstances normales de l'exploitation capitaliste, aucun ouvrier n'accepte volontiers l'exploitation du travail salarié, il le fait seulement parce qu'il le doit s'il ne veut pas mourir de faim. Le capitalisme est profondément contraire à la civilisation, parce qu'il est une forme de société basée sur la force par le monopole des moyens de production. Et ce fait se révèle, à la fin du développement capitaliste, aussi clairement qu'au début où il était basé sur les monstruosités de l'accumulation primitive. Le capitalisme ne périra, par conséquent, *jamais* par suite de ses contradictions internes, mais il se maintiendra dans un amenuisement toujours croissant, sur la base de la misère accrue tant qu'il aura la force de maintenir dans les bas-fonds cette masse de misérables.

leurs le fait effrayant qu'il est presque totalement impossible aux jeunes ouvriers qui arrivent tous les ans sur le marché de trouver du travail. Ainsi naît une couche importante et toujours grandissante du prolétariat à qui est devenu inconnue la manière de penser du *travailleur occupé dans une entreprise,* bien plus, à qui cette manière de penser n'a été, pour ainsi dire, jamais connue. Ce dernier fait est surtout plein de conséquences pour le développement politique de la jeunesse prolétarienne. Comme il est exceptionnel aujourd'hui que le jeune prolétaire entre dans une entreprise et en même temps dans un syndicat, il lui manque aussi la discipline matérielle en même temps que la discipline spirituelle qui naît de ces deux formes d'activité, mais ce qui lui manque plus encore c'est le soutien social et moral qui est la conséquence du fait d'appartenir à ces deux formes d'activité. Et si le jeune prolétaire chômeur n'a pas déjà été pris et instruit dès son enfance par l'éducation socialiste et par l'organisation des jeunes, il doit nécessairement se plier au fascisme qui, en l'incorporant aux formations paramilitaires, l'allèche par des satisfactions matérielles. En de telles circonstances il est vain de demander à ces chômeurs d'apprécier les conquêtes sociales et politiques du mouvement socialiste, moins encore de les appeler à la protection et à la défense de ces conquêtes, car ils ne sentent pas le moins du monde l'utilité de ces

conquêtes et ils ont très peu d'espérance de jouir un jour de leurs bienfaits. Le seul intérêt positif pour cette partie de la classe ouvrière est l'idemnité de chômage; or celle-ci est condamnée à être toujours diminué en raison de la crise économique et aussi parce que les députés socialistes ne sont pas capables d'empêcher absolument la diminution de l'indemnité de chômage à cause des majorités bourgeoises des parlements. Enfin tout l'ensemble des institutions parlementaires démocratiques et les conquêtes politiques de la classe ouvrière n'ont pas un attrait puissant pour cette couche misérable des chômeurs permanents. Au contraire ces chômeurs deviennent souvent des dupes tout à fait faciles à convaincre par une propagande démagogique verbale. Ce sont eux qui ont senti de la manière la plus brutale qu'elle est seulement formelle, la « liberté » dans une démocratie et dans une constitution républicaine où le prolétariat n'est pas au pouvoir. Et ainsi il leur apparaît qu'il leur serait tout à fait indifférent que telle ou telle constitution fût en vigueur et que tel ou tel parti gouvernât. Il faudrait certes une solide éducation ouvrière marxiste pour porter sur ce point un jugement inspiré par l'esprit critique, mais cette éducation politique ne peut pas atteindre la grande masse des chômeurs parce que précisément le réflexe de la misère directe et de l'exaspération leur ôte la possibilité psychologique de prendre part à un entrainement de ce genre. Et

ainsi on comprend que la plus grande partie de cette masse d'ouvriers pense que c'est la défaillance de la démocratie qui est la cause directe de sa situation. Elle n'aperçoit pas que cette existence purement formelle de la démocratie dans l'état de classe fait qu'il est d'autant plus nécessaire de remplir cette forme avec un contenu prolétarien, de la transformer, ainsi, en un instrument de lutte de la classe ouvrière et en outre de la perfectionner en un moyen de transition révolutionnaire jusqu'à la dictature du prolétariat.

Très loin de nous la pensée de traiter le fascisme et le communisme de la même façon c'est-à-dire comme démagogiques verbeux, ainsi que le font non seulement les adversaires bourgeois du bolchevisme mais malheureusement aussi quelques uns des nôtres. Mais pour comprendre la fonction particulière du bolchévisme susceptible, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, de conduire un mouvement vers le succès, il faut aussi une éducation socialiste critique qu'il n'est pas possible de rencontrer dans la grande majorité des chômeurs. Et ainsi le révolutionnarisme (c'est-à-dire le sentiment révolutionnaire superficiel) qui s'exprime par des mots d'ordre comme « A bas la démocratie! Contre les bonzes! A bas le parlementarisme bavard! A bas les partis! etc. » ce révolutionnarisme, en effet, présente une analogie profonde entre la propagande bolchéviste et la propagande nationaliste chez tous

ceux qui ne sont pas encore arrivés à une connaissance fondamentale marxiste. Ceci apparaît aussi dans le fait que, au cours des dernières élections en Allemagne, et, suivant les conjonctures du moment, des millions de voix de prolétaires ont balancé entre le Parti des National-socialistes et le Parti communiste. C'est ainsi que les voix ont été perdues pour une politique prolétarienne et révolutionnaire homogène et elles devaient se perdre fatalement parce qu'une telle politique n'existait pas dans la social-démocratie allemande.

A ce moment, tous les effets pernicieux de la domination de la politique du parti par les tendances réformistes, effets que nous avons décrits précédemment donnèrent leur plein résultat. Plus le parti officiel faisait une politique d'hommes d'état au lieu de faire une politique de classe, plus l'influence de l'aristocratie ouvrière et de la bureaucratie ouvrière de l'appareil du parti et des syndicats, devenait décisive et caractéristique de l'allure générale du Parti, plus cette tendance devait aliéner au Parti précisément la couche des chômeurs permanents. Ils étaient dans l'obligation de voir qu'on ne prenait même pas acte de leur existence comme chômeurs permanents, puisqu'il existait des chômeurs depuis de nombreuses années déjà, alors que la politique officielle des syndicats parlait toujours de la crise comme passagère, qu'elle voyait le capitalisme comme *momentanément malade,* et qu'elle voulait s'asseoir près de

son lit pour le guérir. Le temps n'est pas loin ou l'on regardait encore, même dans le Parti, toute préoccupation des chômeurs en eux-mêmes, toute revendication qui leur fût propre, toute tentative de les appeler à des conférences et des manifestations pour qu'ils se montrent et dénoncent à la bonne société la honte que représente leur existence, le temps n'est pas loin où l'on considérait cela comme propagande « communiste », comme manœuvre de scission et, où par conséquent, on s'y refusait. Il n'est donc pas surprenant qu'ainsi, en Allemagne, les chômeurs aient été pour ainsi dire poussés par le Parti vers les communistes, ce qui devait encore accentuer la fissure entre ces deux parties du prolétariat. La social-démocratie devenait donc pour ainsi dire le Parti des ouvriers encore en travail, les rassasiés, tandis que le parti communiste devenait le parti des chômeurs, des affamés. Et cela n'eut pas seulement une très grande influence sur la formation de l'idéologie prolétaire et révolutionnaire, mais ce fait eut aussi un effet immédiat et fatal dans la pratique politique, dans la lutte défensive de jour en jour plus brûlante contre le fascisme. Car la division du Parti en un parti des travailleurs et un parti des chômeurs a pris à la fin la signification politique suivante : le premier avait encore la possibilité sociale de lutter, de provoquer un acte révolutionnaire comme la grève générale, mais dirigé par ceux qui se croyant comp-

tables des « biens du Parti » ne s'y décidaient jamais; quant à l'autre, il avait beau appeler à la grève générale, comme c'était le parti des chômeurs, il n'était pas en son pouvoir de la faire.

Cet antagonisme entre les « affamés » et les « rassasiés » alla même plus loin que cette situation politique tragique, car il a été la véritable cause du fait que le prolétariat n'augmentait pas, comme Marx le supposait, en force révolutionnaire dans la mesure où augmentait la paupérisation.

Car pour que naisse un sentiment révolutionnaire qui s'empare de toute une classe il est indispensable qu'existe le sentiment de l'union des classes, de la similitude de leur sort pour tous les éléments du prolétariat; mais précisément le sentiment d'être lié avec les prolétaires qui ont du travail est appelé à se perdre de plus en plus aujourd'hui dans la couche des chômeurs permanents. Voilà la différence essentielle de la situation d'aujourd'hui vis-à-vis de celle des temps antérieurs. Dans des phases antérieures, le chômeur n'avait pas encore perdu le contact avec les intérêts et les sentiments de ses camarades qui travaillaient parce que, généralement après quelque temps il trouvait de nouveau du travail. Dans ce cas, le chômeur reprenait sa place en lutteur d'autant plus révolté et décidé contre le système capitaliste qu'il avait connu l'horreur de ce système en lui-même. Ainsi le chômage provisoire donnait de toute façon une puissante confirmation de la conviction socialiste, chez

le travailleur en même temps que chez le sans-travail. Mais le chômage durant pendant des années, devait nécessairement transformer toute la manière de penser et de sentir de ses victimes : car les chômeurs perdent le sentiment d'appartenir à la classe des travailleurs et ils ne regardent eux-même comme des *déclasés*. D'autre part, le travailleur plaint le chômeur et le regarde avec malaise car de son côté aussi il se produit une transformation qui n'est pas toujours consciente, mais qui se fait très souvent sentir avec force. Enfin malgré les grands soucis qui accablent aussi les familles de ceux qui travaillent, il existe tout de même une profonde différence psychologique entre la position sociale et psychique de celui qui gagne sa vie lui-même et celle de celui qui vit de l'aide étrangère. Dans une étude très intéressante de psychologie sociale parue il y a deux ans sur « Les chômeurs de Marienthal » cette scision si pernicieuse pour l'unité idéologique du prolétariat est illustrée d'une manière très frappante dans la composition d'un enfant appartenant à la famille d'un ouvrier qui travaille. L'enfant écrit « Dans la plupart des pays de l'Europe règnent la misère et le chômage. Dans plusieurs familles riches on jette le pain et les restes des plats et plus d'une famille *nous* serait reconnaissante si elle recevait de nous le pain quotidien ». On voit comment l'enfant tout naïvement et visiblement sous l'influence de l'ambiance de la maison, associe son propre sort à ce-

lui des possédants et l'oppose au sort des chômeurs qui lui semblent, comme des pauvres, un sujet de commisération (1).

D'ailleurs les chômeurs eux-mêmes se considèrent comme des gens qui reçoivent l'aumône et comme l'indemnité de chômage ne suffit presque jamais, et qu'un jour ou l'autre elle finit, ils sont toujours à la recherche d'un gain occasionnel qu'ils prennent où ils le trouvent. Il faut avouer que, dans des circonstances pareilles, la solidarité syndicale des chômeurs avec ceux qui ont du travail est en très grand danger.

Mais tandis qu'en d'autres circonstances, l'accusation d'être un briseur de grève est une des plus infâmantes qui puisse être portée contre un prolétaire, on ne trouve maintenant plus le courage moral de porter contre le chômeur une accusation pareille. Car, comment peut-on demander à un homme affamé, lui et sa famille, depuis des années, qu'il puisse sentir et agir dans un esprit de solidarité pour les luttes économiques et les intérêts de ses camarades qui ont du travail, puisque les résultats de ces luttes lui sont tout à fait indifférents. Au contraire, il est fatal, surtout chez les non-organisés, que se développent quelquefois des pensées et des tendances dangereuses, qui, auparavant appartenaient seulement au Lumpen-Prole-

(1) *Cf.* le « Chômeur de Marienthal », 5e vol. des « Monographies psychologiques », édité par professeur docteur Karl Bühler, Leipzig, Hirzel, 1933, page 54.

tariat, auquel les chômeurs permanents, dans leur profonde misère, sont en définitive condamnés. Car, si l'on considère la différence, profonde comme un abîme, entre leur destinée, tout homme qui reçoit un salaire apparaît au chômeur comme une manière de privilégié. Il peut même arriver chez un très grand nombre de ceux qui n'ont jamais eu une conviction socialiste très forte, qu'ils ne voient dans le fait de briser les grèves rien d'immoral, mais au contraire, plutôt une manière de justice qui égalise : « Tu as eu assez longtemps ton pain, maintenant c'est à moi d'avoir une place ».

Certes, cette manière de penser dictée par un égoïsme très bas, et encore plus par la faim, et par l'affaisement prolongé, est condamnable. Et si cette attitude de pensée renonce à l'unité du prolétariat d'une manière aussi grossière, cela vient du fait que cette unité a disparu dans la situation et dans l'espérance de la vie de la classe ouvrière et de ce que, dans la politique, on n'a jusqu'à maintenant rien fait de sérieux pour la reconstituer. Le résultat de cette situation c'est que les moyens de lutte syndicale du prolétariat se sont depuis longtemps émoussés, par la considération justifiée, que dans une période d'un chômage tellement oppressif, on ne peut pas entreprendre de lutte syndicale offensive, qu'on ne peut même pas perfectionner une défensive réelle, qu'on doit se contenter de « l'échapper belle » sur le chemin des compromis parlementaires ou même syndicaux.

Mais ce n'est pas seulement dans la lutte syndicale que le mouvement révolutionnaire est diminué, le chômage permanent ayant pour effet de renforcer le réformisme de la politique syndicale, mais c'est encore plus sur le terrain de la lutte politique. Car à cause de la situation du chômage permanent, avec son absence d'espérance, il se développe chez les chômeurs et leur famille, un sentiment de résignation qui les rend indifférents à toutes les revendications politiques. C'est ce que les auteurs de l'enquête sociale et psychologique citée plus haut ont appelé l'attitude « d'effondrement ». La mesure dans laquelle cet état d'esprit est répandu, est indiquée par le fait que, en examinant avec soin cent familles de chômeurs à Marienthal, on a constaté ce type de l'effondrement dans une proportion de 84 pour 100. Cette différence en matière politique n'a pas forcément comme conséquence que les chômeurs abandonnent leurs organisation de parti, ce qui, dans la majorité des cas n'arrive pas, mais il se produit que les contacts avec le parti ne sont plus que des contacts traditionnels qui ne peuvent empêcher que les chômeurs, dans des moments critiques cèdent à des séductions politiques plus fortes, surtout si ces séductions politiques, par exemple, un recrutement dans des formations paramilitaires fascistes, se doublent d'une amélioration économique réelle dans la situation du chômeur.

Ainsi cet état d'esprit apathique, en rapport avec

la politique du parti, surtout si ce parti, par la prédominance des idées réformistes, ne possède plus d'attrait révolutionnaire, présente un danger terrible pour la sécurité et le développement du mouvement des travailleurs socialistes. Car ce qui, à l'origine, était seulement de la résignation, devient à la fin de *l'indifférence contre la réaction* parce que beaucoup pensent que la situation économique de chômeurs ne peut pour ainsi dire plus s'agraver, tandis que si pour un but de réaction on embauche des chômeurs, beaucoup d'entre eux trouvent, au moins pour un court laps de temps, un soulagement à leur misère.

Encore faut-il noter ici que, dans quelques couches de chômeurs, apparaissent des sentiments de non-prolétaires, crées par la misère durable et par la force puissante de l'envie et de la haine contre ceux qui sont plus favorisés dans le travail et dans l'organisation du parti, ainsi que nous l'avons vu dans la question des briseurs de grève. On entend souvent l'expression d'une joie maligne disant que c'est bien fait pour « ceux d'en haut » qu'une fois eux aussi apprennent ce que c'est que d'être dans la misère et sans influence.

Il est assurément très pénible pour nous de constater ces choses; mais d'abord il ne sert à rien, et il est tout à fait contraire au marxisme de fermer les yeux sur les faits; ensuite en ce qui concerne ces états d'esprit découragés et manquant de solidarité, il ne s'agit encore aujourd'hui que de phé-

nomènes exceptionnels qui apparaissent surtout chez des indifférents et des rénégats.

Au contraire on peut constater, que ceux des chômeurs qui étaient déjà entièrement soumis à l'organisation social-démocrate et à l'éducation, sont restés en grande partie fidèles au parti, bien que leur activité et leur intérêt soient très réduits. Dans l'étude plusieurs fois citée sur les chômeurs de Marienthal, il est montré que si la désaffection pour le parti atteint 33 %, elle est beaucoup plus grande dans les autres organisations. Le fait que deux tiers des chômeurs ont gardé leur fidélité au parti malgré tous les motifs de misère et de mécontentement dont nous avons indiqué la force, prouve qu'outre la tradition, il existe tout de même un fort motif idéologique pour continuer à maintenir ces contacts : l'idée socialiste. Dans cette idée nous trouverons aussi le seul moyen de vaincre les dangers de cette différenciation dans le prolétariat, en deux groupes : l'un qui peut encore supporter la misère et l'autre qui vit dans une misère insupportable.

On voit donc que, différentes circonstances ont contribué à constituer dans le prolétariat un groupement nouveau tout à fait spécial pour ne pas dire une classe : d'abord c'était et ce sont les conditions économiques qui ont fait du chômage un phénomène permanent, ensuite la transformation générale psychologique de ces couches qui les a entraînées vis-à-vis de la social-démocratie à un

détachement toujours plus grand, d'autre part aussi l'influence qui n'est jamais tout à fait négligeable de l'incompréhension, de l'envie et de la défiance contre les dirigeants dans une grande partie de cette couche; enfin, et ce n'est pas la chose la moins importante : le caractère modéré et prudent de la politique du parti soit vraiment réformiste, soit contrainte par une situation politique donnée, et surtout le fait que cette nouvelle formation se porte sur une grande masse, ce qui devait changer tout le caractère du mouvement ouvrier social-démocrate. Car il y a dès maintenant beaucoup de régions dans lesquelles environ le tiers de tous les prolétaires sont chômeurs et quelques autres dans lesquelles environ la moitié partage ce sort! Il est clair que dans cette masse de chômeurs l'idée de la révolution sociale joue un rôle tout différent que chez les autres ouvriers qui, certes, ne vivent pas sans souci, mais pour lesquels tout de même les conditions de vie les plus élémentaires sont assurées. Eux, les chômeurs, ne peuvent pas attendre et par conséquent tout ce qui représente le travail normal du parti — le perfectionnement des organisations, l'amélioration et la défense des droits démocratiques et des lois sociales, la propagande, l'éducation marxiste, le progrès de la culture — n'a pas pour eux d'intérêt vital immédiat, ni de sens, même s'ils reconnaissent l'importance de tout cet ensemble. De plus en plus tout cela devient « le souci des autres ». Mais

les chômeurs veulent savoir comment on peut les aider eux, vite et radicalement. Ils sentent déjà de plus en plus clairement que cela ne sera pas possible autrement que par un changement complet de l'état de choses actuel. Une des idées les plus répandues dans cette masse des chômeurs c'est le désir de tout « chambarder », ce qui n'est pas seulement l'expression de la barbarie. Chez ceux qui sont tout à fait résignés il existe même l'opinion que la situation serait meilleure si tout périssait. Car « les choses ne peuvent pas devenir pire » et « peut-être quelque chose de mieux suivra ». De telle idées créent naturellement un champ d'action très favorable à l'agitation national-socialiste et fasciste qui se présente aux masses comme on peut le comprendre facilement, sous l'aspect de quelque chose de nouveau.

Mais pour ceux qui sont plus pénétrés d'éducation marxiste, il résulte qu'ils n'ont qu'un *seul* véritable intérêt actuel, intérêt dont ils parlent et dont ils veulent entendre parler, un intérêt, que certes devraient avoir *tous* les prolétaires mais qui est devenu un besoin immédiat : la révolution sociale.

Ainsi nous voyons combien dangeureuse est la différenciation du prolétariat dans une couche de prolétaires devenus des misérables permanents : elle affaiblit la force de lutte politique et syndicale du prolétariat, chez un grand nombre il ne reste plus de barrière sûre contre la réaction

et le fascisme; cette couche peut même devenir un terrain de recrutement pour les deux. Mais malgré cette différenciation si dangereuse, le caractère historique du prolétariat finit toujours par se faire jour; caractère historique qui est le porteur de la révolution sociale. Et la force dynamique de ce rôle doit devenir irrésistible s'il trouve un écho dans la nature identique du reste du prolétariat et ainsi les deux couches du prolétariat se confondent dans la même conception révolutionnaire et dans la même action. Cela suffit à nous montrer la seule voie dans laquelle peuvent être vaincues toutes les différenciations intérieures pernicieuses de la classe ouvrière vers le bas et vers le haut. Et ainsi apparaît *toute* la classe dans sa force intacte ce qui signifiera l'accomplissement de sa mission historique, le renversement de l'ordre capitaliste.

VI. CONCLUSION GENERALE

Quelle attitude doit-on donc observer en présence de ce fait de la différenciation fatale à l'intérieur du prolétariat? La conséquence principale c'est que le problème et la revendication du rétablissement du front unique du prolétariat a *un sens tout autre et plus profond* que celui auquel on pense en général lorsqu'on pense seulement à l'union de la Deuxième et de la Troisième Internationales. Certes il se révèle que ce but plus profond tend avant tout à unir la classe prolétarienne en une communauté de lutte unique sans antagonisme économique ou idéologique, et cette union est la vraie condition de l'unité organique que l'on désire. Et ces problèmes de l'unité du prolétariat, se compliquent encore aujourd'hui du fait qu'il ne s'agit déjà plus seulement des couches prolétaires dans le sens étroit du mot, mais aussi du *nouveau prolétariat* qui prend une forme de plus en plus nette, c'est-à-dire les couches grandissantes des employés, fonctionnaires et des classes moyennes prolétarisées. Dans cet état de choses tout à fait nouveau du point de vue économique, il faut tenir compte que cette situation, quoique correspondant tout à fait à la ligne de développement que Marx a prédite — s'en distingue justement par sa façon de se réaliser, par rapport à l'état de

choses que Marx et Engels ont eu devant leurs yeux. Dans ce temps-là et même jusqu'au commencement du 20e siècle, le prolétariat représentait à lui seul l'unique mouvement antibourgeois; le désir de la destruction du système en vigueur était donc identique avec les buts posés par le socialisme prolétarien. Car, si on sentait faiblement dans les différents groupements de chrétiens sociaux et coopératifs, de petits-bourgeois, de petits paysans, des aspirations anti-capitalistes, on ne s'éloignait jamais du système bourgeois capitaliste: on essayait plutôt de le réformer en luttant contre ce qu'on appelait les «excès» du capitalisme. La prolétarisation des classes moyennes, en ville et aux champs, qui s'est développée rapidement depuis la guerre a créé à côté du prolétariat cette armée immense du nouveau prolétariat (classes moyennes) qui, certes, jusqu'à maintenant, s'est idéologiquement opposé aux ouvriers, par l'incompréhension et même la haine. Ainsi nous sommes placés aujourd'hui devant un changement dans la structure économique plein de signification quoique encore insuffisamment étudié; changement qui a eu comme résultats que le prolétariat en soi n'est plus le seul représentant des intérêts anti-capitalistes et ce qui est surtout important qu'à lui seul il ne peut pas conquérir la majorité de la population sur laquelle doit être appliquée la révolution sociale. D'un autre côté les travailleurs prolétarisés, c'est-à-dire le nouveau et l'ancien prolétariat

ensemble, font déjà la grande majorité dans tous les pays capitalistes. Cela place la lutte du prolétariat socialiste sur des bases nouvelles : il faut unir cette majorité économique des hommes prolétarisés en une masse consciente de sa classe.

Avec cela nous sommes placés devant le problème de la conquête des classes moyennes. L'actualité de ce problème s'est révélée par le fait que son importance a été remarquée sans contestation à la Conférence Internationale de Paris de 1933. Nous voyons par ce développement que ce problème n'est pas seulement devenu une question de prise du pouvoir, mais en réalité la question de l'unité de la bataille prolétarienne.

Le problème a entièrement changé de signification depuis le temps de Marx et d'Engels. Dans ce temps-là le fait qu'on se préoccupait des classes moyennes petites-bourgeoises relativement assurées, signifiait une pénétration des idées bourgeoises dans le mouvement ouvrier révolutionnaire, mais aujourd'hui ces couches sont presque complètement prolétarisées et d'autre part il devient toujours plus clair que le prolétariat, sans alliance avec ces couches, ne peut pas conquérir sa victoire. La base *économique* pour une telle alliance existe déjà aujourd'hui parce que la prolétarisation des classes moyennes a fait naître en elles une position d'intérêt anti-capitaliste, ce qui, en fait, a donné au national-socialisme la possibilité psychologique de tirer à soi ces classes moyennes

par une propagande pseudo-socaliste. Ces classes moyennes ne retrouveront jamais la démocratie bourgeoise et en ce sens l'argumentation d'Otto Bauer m'échappe s'il pense qu'il faut combattre le fascisme avec le « pathos » de la démocratie, avec l'appel démocratique pour la liberté et les droits. Certes, nous ne devons pas cesser de faire ressortir l'antagonisme du fascisme avec les idées essentielles de l'humanité, mais les masses fascistes ont précisément abandonné cette démocratie parce que ces idées leur sont apparues comme des fantômes et parce qu'ils voulaient briser le vieux monde bourgeois démocratique dans lequel ils voyaient le soutien de ces idées. Les masses ont suivi le fascisme parce qu'il leur a promis de détruire ce vieux monde mensonger. Elles peuvent donc être gagnées par une démonstration, qui leur fasse apparaître comment on a abusé de leur volonté justifiée de destruction envers le monde capitaliste par l'intervention d'une clique de « bonzes » qui ne veulent rien d'autre qu'établir leur propre pouvoir. Et on doit leur montrer aussi que tout ce que contient le national-socialisme du désir réel de liberté des couches en voie de disparition, ne peut être accompli que par le dynamisme victorieux de l'idée prolétarienne. L'union de la volonté de transformation chez les classes moyennes déçues du national-socialisme avec la lutte de classe du prolétariat ne sera possible que si ces classes reconnaissent dans le

socialisme prolétarien la seule force réelle qui puisse réaliser l'ardente volonté de destruction du « système ». Mais ce processus de l'union avec le prolétariat et l'accélération du désenchantement national-socialiste on ne le provoque nullement par l'appel à la « démocratie », qui, il faut le dire, est devenu haïsable aux masses fascistes, mais on l'accélère au contraire en leur démontrant la force historique révolutionnaire de la dictature du prolétariat et en leur expliquant, en même temps, que cette dictature n'est possible que par l'union des ouvriers avec les couches prolétarisées de la ville et des champs.

La place nous manque ici pour démontrer plus longuement et en détail, comment cette unité de tous les hommes travailleurs doit être créée. C'est cette unité qui seule rétablira le vrai front de lutte du socialisme prolétarien. Nous ne pouvons y faire ici que des allusions. On comprend de soi-même, que pour y arriver, on a besoin d'un zèle infatigable afin de vaincre la scission dans le prolétariat même. Aujourd'hui il devrait être clair que c'est moins une question d'organisation qu'une question de travail d'éducation marxiste. Personne ne se fera l'illusion de croire que l'unité de l'Internationale ne résultera probablement pas de leurs organisations séparées, elle se fera seulement au-dessus de ces organisation par la renaissance de l'esprit de classe unitaire dans le prolétairat socialiste. Aussi sur le point du rétablissement de

l'unité de lutte de la classe ouvrière ainsi que sur celui de la réquisition des classes moyennes se manifestent la nécessité et l'actualité de l'éducation marxiste de masse, *qui est la plus urgente des choses* (1).

Cette éducation marxiste est aussi le principal moyen de libérer la pensée critique dans la masse des membres du Parti et de la créer. Mais par cela, on mobilise, en même temps, une des plus grandes forces qui s'oppose à la pénétration des idées bourgeoises dans le parti et aux dangers de la bureaucratisation. Certes cela ne suffit pas encore, mais cela suffit à donner la base intellectuelle et vivante sur laquelle toutes les aspirations à construire une vraie *démocratie du parti,* venant du bas, doivent et peuvent se développer. Le problème de savoir quelles formes d'organisation doivent être introduites dans le statut du parti (conseils d'ouvriers) pour donner à cette démocratie du parti tant dans l'organisation de la jeunesse que dans celle des adultes la force la plus grande possible, ce problème est appelé à devenir un des plus importants de la réorganisation intérieure du mouvement ouvrier socialiste. Par cela seulement on réussira à rendre inoffensive la différenciation fatale de la classe ouvrière vers le haut, si on ne peut la vaincre tout à fait.

(1) Voir ma brochure « Socialisme de gauche — Remarques sur le socialisme réformiste et révolutionnaire ». Ed. de la *Bataille Socialiste,* Paris.

Contre la différenciation vers le bas, en considération avec le problème du chômage, on peut lutter seulement en accentuant de plus en plus une solidarité économique non seulement au point de vue moral, mais dans l'action, des ouvriers qui touchent encore des salaires avec les chômeurs. Ici naissent aussi *des tâches tout à fait nouvelles pour les syndicats,* qui, sans parler de l'obligation absolue de la lutte contre le réformisme, exige un retour complet du vieux pur esprit syndical. En un temps où, dans la majorité des industries plus d'un tiers et quelquefois même presque la moitié des membres d'un syndicat sont devenus des chômeurs, les syndicats ne peuvent plus seulement représenter les intérêts des membres qui ont encore du travail, mais ils doivent s'engager sur un nouveau chemin par lequel on peut aspirer à une égalisation dans la situation des deux couches de la classe ouvrière, par le prolétariat lui-même. *Une répartition du travail* par le syndicat sera nécessaire, répartition qui peut se faire sous la forme de travail court, ou par le changement d'équipe entre travailleurs et chômeurs, soit sous d'autre formes, par exemple l'obligation pour les travailleurs de s'imposer une contribution pour les chômeurs ou par la création de centres de service du travail par des municipalités socialistes et des coopératives avec l'aide des syndicats. Certes, l'objection s'impose que c'est une exigence étrange de demander aux travailleurs de décharger les

possédants tandis que ce serait leur devoir de réparer les dommages du système de production capitaliste et de porter les charges sociales. Mais d'une part les possédants ne veulent nullement faire cela, même s'ils sont devenus assez forts pour diminuer les charges sociales, d'autre part la classe ouvrière aujourd'hui est précisément devenue trop faible à cause de la différenciation en travailleurs et chômeurs. Pour empêcher cela, il faut se mettre avec toutes ses forces à jeter un pont sur cette fissure si dangereuse par elle-même. Certes cette égalisation imposera à ceux qui ont encore du travail des sacrifices sensibles, mais cela sera compensé par la communauté du sort dans le prolétariat, communauté qui sera, en réalité, rétablie par cette voie. Et, cette communauté suffira à faire naître *l'esprit homogène de révolte* et pourra poser des buts socialistes décisifs sans lesquels l'émancipation du prolétariat ne pourra pas s'accomplir.

Imp. S.N.I.E., 32, rue Ménilmontant, Paris (20e)

DESACIDIFIE
À SABLÉ - 2015

ÉDITIONS " NOUVEAU PROMÉTHÉE "

L. Osmin. — FIGURES DE JADIS ..... 1 vol. broché	**10.—**
Albat, Coffinet, Pineau, Sibor. — FAILLITE DU MARXISME?	**2.50**
Lucien Laurat. — CINQ ANNEES DE CRISE MONDIALE 1 vol. broché	**8.—**
Rosa Luxembourg. — MARXISME, REFORMISME, LENINISME	**3.—**
Rosa Luxembourg. — LA CRISE DE LA DEMOCRATIE SOCIALISTE	**8.—**
Miles. — NOUVEAU DEPART DU SOCIALISME ALLEMAND	**8.—**
Jules Martov. — LE BOLCHEVISME MONDIAL	**8.—**
René Michaud. — DU CAPITALISME AU SOCIALISME ...	**3.—**
Marcelle Pommera. — LECTURES COMMENTEES DU « CAPITAL » ..... 10 fascicules	**15.—**
J.-B. Séverac. — DE L'UNITE D'ACTION A L'UNITE ORGANIQUE	**2.—**
Marie-François. — LES EXIGENCES REVOLUTIONNAIRES DU CHRISTIANISME	**2.—**
Jules Moch. — POUR MARCHER AU POUVOIR	**5.—**
Carmen Ennesch. — LA VIE ET LA MORT DE ROSA LUXEMBOURG	**12.—**
S. Schwarz. — LENINE ET LE MOUVEMENT SYNDICAL.	**6.—**
Max Adler. — METAMORPHOSES DE LA CLASSE OUVRIERE	**3.—**
Suzanne Nicolitch. — LE PROBLEME DE LA DICTATURE DU PROLETARIAT ET LA PRISE DU POUVOIR	**1.25**
Antonio Ramos Oliveira. — LA REVOLUTION ESPAGNOLE D'OCTOBRE.	
⁂, trad. **de Bracke. — LE LIMITES DE LA VIOLENCE.**	
Julien Coffinet. — PETIT MANUEL D'ECONOMIE MARXISTE (Initiation Socialiste II).	

32, RUE RODIER, PARIS (9e) Tél. : TRUDAINE 18-03
Compte Chèque Postal 1815-10 Paris

SOCIÉTÉ
COOPÉRATIVE
D'ÉDITION
POUR LA
DIFFUSION
DES
IDÉES
SOCIALISTES

« NOUVEAU
PROMÉTHÉE »

32, rue Rodier
PARIS-IX^e^

PRIX : 3 FRANCS